

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 137. — Janvier 1897

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

Pelican Narrows, 1er novembre 1896.

LETTRE DU R. P. RONALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Révérend et cher Père,

Après avoir terminé notre retraite annuelle et célébré la fête d'aujourd'hui avec les chers PP. Maisonneuve et Simonin (Xavier), je vous adresse mon rapport habituel que j'avais rédigé au fort Cumberland pendant le séjour que j'y ai fait dans mon dernier voyage. Le voici tel quel :

Descendu ici des lointains plateaux du haut Churchill et en route pour aller voir notre révérendissime vicaire apostolique, la fatigue et l'épuisement me forcèrent de m'arrêter. Le bon P. Charlebois, accompagné de mes deux hommes, va pour moi à Prince-Albert.

Tâchant pour ma santé de profiter des légumes et du

laitage de la Mission, je veux aussi profiter de mes loisirs pour vous adresser ce rapport annuel. Il y a, cette fois, dans nos différents travaux, divers incidents multiples et assez curieux pour intéresser les lecteurs de nos annales.

Reprenant mon récit en novembre 1895, j'invite les lecteurs à accompagner en esprit le missionnaire dans sa visite aux malades sur le Missinipi, à 40 milles nord de la Mission. Les jours sont courts, on part bon matin. Nos chiens ne sont pas des pégases ; aussi, me contentant de me faire traîner sur le lac, je leur épargne cette peine dans l'étroit sentier des bois. Nous escaladons des montagnes, mon unique serviteur poussant de toutes ses forces derrière le traîneau, menaçant et injuriant ses chiens tandis que je les appelle en avant. On s'arrête deux fois pour boire le thé et l'on arrive au crépuscule chez nos gens. La première veillée, on se contente de la prière en commun. Le jour suivant est consacré tout entier à instruire davantage une néo-catholique, très malade et qui voudrait se disposer de son mieux à faire sa première communion avant de mourir.

La seconde nuit se passe toute blanche pour le missionnaire. C'est un vieux sauvage, méchant, entêté et superstitieux, qui dans la maison voisine de mon hôte a terriblement exercé la patience du prêtre. Quelle puissance le démon exerce encore sur ces natures sauvages, demi-croyantes et si orgueilleuses !

En le contredisant et lui faisant des reproches, comme c'était mon devoir, je voyais ce vieux, ex-sorcier encore, dominé par sa vieille nature et pour ainsi dire retombé sous la puissance diabolique, me regarder d'un air courroucé, grincer des dents, et les mains crispées, me lancer des paroles de dépit et de colère. J'étais cependant en surplis et en étole à côté de lui, plutôt assis qu'à genoux sur son grabat. Ses deux enfants, adultes, bons catho-

liques, et la mère ne purent s'empêcher d'intervenir pour lui faire des reproches, le plus jeune surtout, Patrick, qui, les larmes aux yeux et d'une voix tremblante, lui disait : « Mon père, est-il possible, es-tu fou, ou bien le mauvais esprit s'est-il emparé de toi pour oser répondre ainsi à *l'homme de la prière.* » Cette voix aimée et cet accent ému touchèrent cette nature farouche. Il ne dit plus un mot et après un long, très long silence : « Prêtre, mon père, dit-il, pardonne-moi, je fais pitié, je suis méchant, aide-moi, je t'écouterai. »

A Noël, affluence ordinaire de nos chrétiens qui arrivent de tous côtés. Comme d'habitude, les protestants assistent à nos fêtes. Nous sommes cette fois deux prêtres pour la solennité, et le P. Maisonneuve m'allège le fardeau en devenant le confesseur ordinaire. C'est après Noël que ce cher Père va à Pakitawagan exercer le ministère. Il retourne bientôt dans cette direction pour un malade. Dans ces deux voyages, les misères n'ont pas manqué pour lui et pour ses compagnons. Le froid et la fatigue sont l'apanage de tout bon missionnaire.

Ici se place un fait édifiant : un jeune homme baptisé catholique, mais élevé dans sa parenté protestante, gardait sa foi intacte et se conservait au milieu de mauvais exemples. Né illégitime, il avait vu sa mère devenir catholique, mais s'affligeait beaucoup de la voir encore trop portée à vouloir cohabiter avec le père. Cet hiver, celui-ci pressa fortement son fils de venir lui et sa mère dans les mêmes quartiers de chasse. Le bon jeune homme refusa à son père qui avait d'ailleurs avec lui sa famille légitime. Colère du père, qui, désappointé dans ses coupables desseins, refusa tout secours à son fils et à la mère, jusqu'à prier le marchand de la Compagnie de lui refuser tout crédit. Auguste, pour préserver l'âme de sa mère, fut ferme dans sa résolution ; il savait cependant

qu'il n'aurait pas ailleurs l'abondance comme chez son père, chasseur émérite, mais rien ne lui coûtait pour Dieu et l'âme de sa mère.

On lui refusa chez le marchand du lieu les choses les plus nécessaires à la vie ; on lui fit même des reproches parce qu'il ne suivait pas son père.

Il vint à la Mission où il trouva aide et encouragement. Moi qui connaissais les motifs si louables de sa conduite, je lui promis de lui prêter secours en l'assurant que le bon Dieu le récompenserait certainement.

Le bon Dieu, en effet, s'est hâté de le récompenser, mais non pas selon les vues humaines ; il l'a enlevé de ce bas monde, plein de misères et de dangers, pour le mettre en possession du bonheur éternel. Quelques semaines après sa communion de Noël, il tomba malade; sa mère lui faisait de la peine; il avait la douleur de voir ses bonnes intentions mal secondées. Aussi dans son délire, il disait : « Pourquoi donc ma mère ne veut point m'écouter, je l'aime, et elle me tue par sa résistance au bon Dieu. » Au passage du P. Maisonneuve, il eut la faveur de se confesser.

Ce fut la dernière fois ; il se sentait mourir, personne ne voulait y croire. On vint un jour à la hâte m'avertir. Le malade, dans le délire continuel, ne cessait de me demander ; j'y courus; c'était à deux jours de distance; il était déjà mort. Je pleurai ce bon sauvage, car je l'avais aimé, ce pauvre enfant, et je le regardais maintenant comme un martyr de la charité. Il mourait pour l'âme de sa mère; je fis son éloge en pleine église. Le bon Dieu le récompensait sans doute mieux que nous ne l'avions pensé. Depuis la mort de ce jeune homme, on parle de lui, de ses bonnes qualités naturelles et aussi de sa vertu. On lui avait proposé récemment un mariage : « Non, répondit-il, je ne suis pas capable de faire vivre une femme

et d'ailleurs je ne serai pas longtemps sur la terre. » Quand, au printemps, ses frères et cousins protestants arrivèrent, ils vinrent à la Mission, me prièrent de les conduire sur sa tombe, où, après une courte prière que je fis en leur nom, je leur adressai quelques paroles de consolation et d'espérance avec quelques encouragements à entrer, eux aussi, le plus tôt possible, dans le véritable bercail. Au retour du cimetière, ces pauvres et bons protestants se cotisèrent pour m'offrir un honoraire de messe et demandèrent un service solennel pour le défunt, ce qui eut lieu le lendemain matin, avant mon départ pour notre lointaine Mission du fort Nelson. Tous les protestants de l'endroit avec nos catholiques assistèrent à la cérémonie.

Quelques jours auparavant, le R. P. Maisonneuve partait en canot d'écorce pour Prince-Albert, pour les affaires temporelles de la Mission. En lui disant adieu, bon voyage et au revoir, sur le quai de la Mission, je bénissais pour la dernière fois mon pauvre Cyrille qui me disait adieu à genoux et partait pour aller voir quelque docteur.

Le sauvage que je viens de nommer peut être indifférent à vos lecteurs, mais il me touche de si près, que j'ose espérer d'eux qu'ils voudront bien s'y intéresser un peu. Voici son histoire :

Il y a un peu plus de vingt ans, quand je vins dans le pays, il y avait, au lac Pélican et dans les environs, une population d'environ 300 âmes, dont huit familles protestantes, deux familles catholiques et tout le reste infidèle.

Parmi ces infidèles, à peu près tous sur le Missinipi ou Churchill, on remarquait un bon sauvage trigame.

Ce fut en 1876 que cette famille entendit pour la première fois les vérités de notre sainte religion. J'en baptisai plusieurs membres. Un des plus jeunes garçons arriva

l'année suivante à la Mission, en compagnie de deux de ses frères aînés déjà initiés à la foi chrétienne. Il se hâta de venir me voir, me fit montre de sa science religieuse.

Il avait dix ans. « Veux-tu être baptisé ? lui dis-je. — Ah ! je le voudrais bien, j'y pense tous les jours, mais je crains mes parents. » Le frère aîné présent répondit : « Baptise-le, Père, nos parents ne diront rien. » Et voilà le petit garçon tout heureux de se faire baptiser. On l'appela Cyrille. Retourné deux jours après au logis paternel, il n'osait pas trop entrer et affronter des reproches. Pendant que ses frères contaient les nouvelles dans la loge, il écoutait dehors et entendait qu'on parlait de lui et de son baptême. Il entra cependant à la fin et ne reçut aucun blâme ; on n'y fit pas même d'abord aucune allusion. Quand l'heure du coucher fut venue, Cyrille n'osait pas trop imiter ostensiblement ses frères qui priaient avant de dormir. Mais, aussitôt, il lui fut dit par ses vieux parents infidèles : « Mais fais donc ta prière, puisque tu t'es fait baptiser sans nous le dire. » La glace était rompue. Il pria de tout son cœur en remerciant le bon Dieu.

L'automne de la même année, le vieillard se mit en règle pour devenir chrétien, lui aussi ; il ne garda plus qu'une femme et alla au lac Pélican demander le baptême. Malheureusement, il n'y rencontra que le ministre. Mais le bon Antoine Moran, chrétien de vieille roche, lui donna de bons conseils. Le bon vieux mourut avant de pouvoir être baptisé, mais avec les dispositions et les désirs requis pour être sauvé. Ce fut l'été suivant que le petit Cyrille, après sa confession, me dit : « Aie pitié de moi, c'est toi qui es maintenant mon seul père ; garde-moi avec toi ; tu vois que je suis tout nu et j'ai toujours faim. — Oui, mon enfant, je te garderai, je serai ton

père pour toujours. » Il me suivit. Il me charriait le bois et le feu, servait la messe, me tenait compagnie dans ma chambre ; il s'amusait à imiter les cérémonies, pleurait quand je partais et ne se possédait pas de joie à mon retour. Quand il fut grand, ses frères le demandèrent ; mais il ne voulut plus me quitter. Je le laissai aller à la Mission de l'Ile à la Crosse, où il fut bien aimé des Pères et des Frères. C'est là qu'en travaillant il reçut un choc qui faillit le tuer et qui a été le germe de la maladie qui vient de l'emporter.

Revenu au lac Pélican et marié à une métisse de l'endroit, il en a eu quatre enfants. Ce cher enfant n'a pas été toujours irréprochable, mais il a toujours montré une foi vive. Il a aussi aimé sincèrement le prêtre. Deux fois il lui a manqué de respect et, quelques moments après, il est venu, les larmes aux yeux, se mettre à genoux et demander pardon sans y être poussé par personne, mais de son propre mouvement. Il était, il y a deux ans, sur le Missinipi, quand, un jour, il revint d'une chasse fatigante et eut aussitôt, en entrant chez lui, une forte hémorragie suivie d'une seconde et même d'une troisième. Pendant ce temps, on était venu à la hâte me chercher à 40 milles de distance. Cette visite a été racontée dans les annales. Le pauvre enfant n'est pas mort sur le coup, comme naturellement cela aurait dû arriver. Sans vouloir le guérir, la bonté divine lui a laissé le temps de se préparer au terrible passage ; il avait demandé cette grâce. Il ne demandait pas à vivre, mais à bien mourir. Je puis dire qu'il s'est préparé, en effet, à la mort avec tout le soin dont il a été capable. Revenu à la Mission, il a été gardé et soigné à nos frais, a pu se confesser et communier fréquemment. Il ne manquait jamais ni la messe ni sa visite quotidienne au Très Saint Sacrement, fidèle tout le temps à son cha-

pelet, au chemin de la Croix et à son *Angelus* au premier son de la cloche, devant tout le monde, chez lui et au dehors, seul ou en compagnie.

Ce printemps, quelques jours seulement avant mon départ pour le fort Nelson, son petit garçon aîné vint me remettre un papier. C'était le testament du malade. En voici la teneur : « Mon Père, toi que j'aime, moi, Cyrille, écris ici mes dernières volontés. Merci de m'avoir élevé et enseigné la religion catholique. Pardon des peines que je t'ai faites. Je te donne mes trois petits garçons ; ma fille restera avec sa mère. Je donne à la Mission tout ce qui m'appartient. Si, par la miséricorde de Dieu, je vais au ciel, j'y prierai pour toi. Mais toi, en attendant, prie pour mon âme. Ton enfant qui t'aime, *Cyrille*. »

J'avais le cœur bien peiné, au moment de nous séparer, quand je vis à mes pieds ce pauvre homme me demandant de le bénir une dernière fois. Je partis pour ma lointaine Mission du fort Nelson, comme je le raconte ci-dessous. A mon retour, sans avoir encore reçu aucune nouvelle, je compris que mon pauvre Cyrille n'était plus, car je ne le voyais pas sur le rivage. Il venait de mourir depuis seulement cinq jours. La vue de ses petits orphelins m'arracha des larmes. Le P. Maisonneuve me raconta les détails édifiants de cette mort. Il me disait avec quelle ardeur il avait souhaité mon retour, m'appelant à grands cris, puis sa résignation et l'unique occupation de son âme et son ardent désir de mourir. A son lit de mort, il a exhorté les protestants à se faire catholiques. Pardonnez-moi d'être si long sur un pauvre sauvage dont le souvenir me fait encore verser des larmes. Il est étranger à d'autres, mais, pour moi, il est de la famille, car, dans ce pauvre pays où j'ai eu tant de misères, il a été mon compagnon, ma joie et mon affection.

Des trois petits garçons qu'il m'avait confiés en mou-

rant, le plus jeune s'est hâté d'aller retrouver son père au ciel ; le second, Etienne, âgé seulement de trois ans, vient souvent à moi et me dit : « Est-il allé bien loin, mon papa ? Le verrai-je encore ? Est-ce que toi aussi tu mourras ? »

Voyage pour aller voir Mgr Pascal. — Il nous faut parcourir 360 milles anglais du lac Pélican à Prince-Albert ; deux traineaux, huit chiens, deux conducteurs, un troisième voyageur pour aller devant. Sur un traineau, les vivres des hommes et des chiens et le petit bagage ; sur l'autre, le missionnaire qui n'est plus ingambe. Nous traversons des lacs, des forêts, nous longeons des rivières et deux fois seulement nous campons à la belle étoile.

D'autres fois, on arrive chez des sauvages à l'heure du campement. On a l'avantage d'être hébergé dans une maison, à l'abri de la neige et du froid. C'est en pays protestant et le prêtre est reçu avec beaucoup de respect et traité avec générosité. Nous arrivâmes, un soir, chez le protestant le plus influent et le plus riche des environs, le premier pilote des barques de la Compagnie. Bonne table, bon lit, poissons pour nos chiens et toutes sortes de bonnes manières, rien ne manquait et tout gratis. Après le souper, notre hôte me pria de dire en public notre prière catholique et d'adresser un sermon à l'assistance. C'est ce que je fis. Assis sur une boîte, je chantai d'abord un cantique, puis je leur prêchai sur la nécessité de connaître et de pratiquer *toute* la religion chrétienne. Suivit la prière, à laquelle répondirent seulement mes compagnons de voyage. Après cet exercice, le chef de la maison vint auprès de moi et, mettant dans ma main la somme de 25 francs, il me dit : « Merci, Père, des bonnes paroles que vous nous avez dites. Demain, je vous accompagnerai tout le jour. » Et c'est ce qu'il fit.

Nous campâmes encore ensemble à 40 milles plus loin,

et là, encore, il voulut payer les poissons qu'il eut la bonté d'acheter pour nos chiens.

Nous eûmes l'occasion de camper encore trois fois, plus loin, chez des sauvages qui nous obligèrent beaucoup par toutes sortes de prévenances et de bons services, nous donnant la meilleure place à leur foyer et nous servant le souper et le déjeuner.

Le prêtre catholique passe rarement en ces parages. Un jour, vers le soir, nous arrivons dans un petit village de cinq ou six familles. Tout à coup, un vieillard sort lentement pour voir les voyageurs qui passaient; il reconnait le prêtre et appelle aussitôt ses enfants et petits-enfants : « Venez, venez, leur criait-il, venez tous, mes enfants, réjouissez-vous ; voici un prêtre, *l'homme de la prière française ;* il vient nous voir. » C'était une famille catholique que je n'avais pas rencontrée depuis dix ans. Je passai la soirée et la nuit à les voir et à les entretenir. Les enfants nés depuis dix ans avaient été baptisés par le ministre.

Je me demandai si ces pauvres abandonnés n'avaient point passé à l'hérésie. Dans la chambre du grand-père, je vis le Christ et l'image de la Sainte Vierge sur la muraille, le chapelet aussi suspendu à un clou. Quand je donnai le signal de la prière, toute la famille, grands et petits, vinrent dans la petite chambre et je fus bien content de les entendre tous réciter couramment toute la prière du catéchisme.

Je les appelai tous en confession, et les petits de dix ans en arrière, devenus grands garçons, vinrent pour la première fois accomplir cet acte religieux comme de vieux chrétiens, sans honte, avec soin, et aussi avec bonheur. Je rebaptisai sous condition tous ceux que le ministre avait ondoyés. Plus loin, d'autres protestants nous hébergèrent aussi; les mères de famille s'empres-

sèrent de venir offrir leurs services pour raccommoder les souliers des voyageurs. Un ministre m'offrit à dîner et voulut aussi me proposer gratis des vivres de voyage pour nous et pour nos chiens.

Nous approchions de Prince-Albert, après la septième journée de voyage. Après avoir traversé un lac de 45 milles, nous entrions dans une réserve sauvage Le chef vint visiter le prêtre pour écouter et donner aussi des nouvelles. Ces pauvres gens paraissaient enchantés d entendre un prêtre parlant leur langue

C'est là qu'une vieille femme vint me dire · « Je voulais te demander si tu ne baptiserais pas la fille de ma fille. » Je lui répondis : « J ai rencontré votre ministre qui revenait d'ici, l'enfant n était-il pas né encore ? — Elle a déjà trois mois, la petite fille, répondit-elle ; mais notre ministre est très haut placé, il est presque évêque (archidiacre) et il ne baptise pas cette sorte d enfants. »

Je compris à son langage que l'enfant était illégitime. « Ah ! bien, lui dis je, vous avez-là un drôle de ministre, assez orgueilleux et assez vil pour mépriser l'âme d'un pauvre innocent. Un apôtre lui-même aurait baptisé cet enfant. Va, va chercher ta petite-fille, je la baptiserai. » Le chef de la réserve prit aussitôt la parole et dit : « Vous, mes parents, mes enfants et mes amis, je vous le dis, voici (en me désignant), voici un vrai serviteur du Grand-Esprit Notre ministre, à nous, est un bourgeois qui aime sa femme et ses enfants et qui aime aussi à gagner de l'argent, comme ces blancs qui, cet hiver, sont venus tuer tous les poissons de nos lacs. » Le baptême se fit devant tous ces pauvres protestants et c est le premier enfant baptisé par un prêtre en ce pays.

Quand ce fut fini, la vieille grand'mère dit · «Cette enfant sera catholique. » Le lendemain, je continuai mon voyage. C'est dans le campement suivant que deux voya-

geurs, en de très mauvaises conditions, vinrent nous surprendre. Pendant le silence de la nuit, on les entendait approcher, ils parlaient français, cela émeut tout de même d'entendre parler la langue de la patrie par d'autres que des Missionnaires, c'est si rare dans nos déserts, et ces pauvres gens nous prouvèrent bientôt la vérité du dicton : *le Français rit de tout, même de ses malheurs.* Sans vivres, sans couvertures, sans raquettes et presque sans souliers, ces deux Français se sauvaient à Prince-Albert après avoir tout perdu dans un incendie à leur pêcherie d'hiver, où, installés depuis quatre mois, ils tuaient les poissons à travers la glace d'un lac ; un beau matin, au retour de leur visite aux filets, ils ne trouvèrent que des cendres de leur maisonnette, qu'ils venaient de quitter seulement depuis une heure. Pour ne pas mourir de froid et de faim, le plus expéditif pour eux était de regagner la colonne voisine avec l'espoir de rencontrer sur le chemin quelque voyageur qui aurait pitié d'eux.

Nous fûmes heureux de leur procurer le souper, une couverture et des souliers.

A notre arrivée à la petite ville de Prince-Albert, je m'amusai de l'ébahissement de nos gens, qui n'avaient jamais rien vu ni soupçonné de pareil, le cri perçant de la vapeur, la fumée s'échappant en colonnes des longues cheminées des moulins ; la ville, assise sur la rive opposée de la Saskatchewan, avec ses maisons serrées et ses magasins, ses petits palais, la cathédrale et l'évêché, il y avait de quoi frapper l'imagination de mes sauvages, qui ne voient dans le Nord que les huttes indiennes et quelques maisons bien ordinaires dans les Missions et les forts de la Compagnie. Vous dirai-je qu'après le bonheur de voir notre révérendissime Vicaire et les Oblats de sa maison, ce fut aussi un véritable plaisir pour moi de rencontrer en ce pays un compatriote,

un vrai Gabalitain de la Margeride, enfin, il faut abréger ; il me souviendra de notre retour. La longueur du chemin, l'effet des rayons du soleil de mars sur la figure et les yeux nous firent payer cher le bonheur d'avoir vu notre Évêque. Les deux premiers jours cependant furent bien agréables, car Mgr PASCAL avait eu la bonté de me prêter chevaux et voiture et les services des deux bons FF. COURST et BURNOUF pendant 90 milles, mais, à partir de là, je dus arpenter l'espace avec épuisement de forces pendant trois jours. Heureusement qu'au lac Larouge je trouvai un métis catholique qui fut heureux de me conduire jusqu'au lac Pélican, où nous arrivions le mercredi saint. Pendant mon absence, le R. P. MAISONNEUVE avait mis toute sa bonne volonté et son expérience à procurer à notre petit monde, malades ou enfants, le pain de chaque jour, c'est-à-dire les poissons du lac ou les lièvres de la forêt.

Arrivons maintenant à nos travaux de la belle saison.

Les sauvages venus aux fêtes de Pâques sont repartis pour travailler aux fourrures de la saison, c'est-à-dire aux ours, loutres, castors et rats musqués. On s'occupe, dans les résidences des Missions, au bois de charpente et au bois de chauffage pour l'hiver suivant. Viennent ensuite les semences dans les petits champs ou jardins qu'on s'est ingénié à se faire sur nos pointes de sable ou de rochers. Enfin, c'est l'ouverture de la navigation avec la débâcle des glaces. Pour nous, missionnaires, c'est l'ouverture de nos missions, voyages et courses apostoliques. C'est la seule époque annuelle des visites à nos chrétiens éloignés. Le P. MAISONNEUVE s'en va à Prince-Albert faire nos achats et, en compagnie du R. P. CHARLEBOIS, les descendre au moins jusqu'au fort Cumberland. De mon côté, je pars en léger canot d'écorce pour notre lointaine Mission du fort Nelson.

Le fleuve Churchill est très haut cette année, et, par conséquent, le courant plus dangereux. Nous usons de beaucoup de précautions ; deux fois sur la route il faut m'arrêter pour le ministère. Une première fois, quelques heures seulement, et la seconde fois, trois jours, à Pakitawagan, il y avait là dix-sept familles réunies attendant le passage du missionnaire. Confesser tout ce monde, leur prêcher, écouter leurs doléances et juger leurs différends, cela prend tout mon temps ; on est content de repartir et de pousser plus loin notre navigation ; encore deux jours sur ce beau fleuve, qui roule ses grandes eaux limpides à travers une suite de lacs parsemés d'îles avec des baies à perte de vue et quelquefois des détroits aux falaises de rochers blancs et nus ; le vent enfle notre voile, nous chantons des cantiques et les montagnes semblent courir derrière nous.

Quelquefois, pour abréger la route, nous évitons les détours en coupant les pointes par des portages.

Au bout d'une longue, très longue baie, nous arrivons à une petite rivière qui descend de la hauteur des terres. A peine si notre canot peut passer sous les saules qui nous couvrent littéralement, nous obligent à nous baisser continuellement en nous menaçant à chaque instant de nous crever les yeux. Notre canot se remplit de branches sèches cassées et de milliers d'insectes. Nous voici enfin au bout de l'eau, dans le bassin de Churchill. Nous sommes à la hauteur des terres, c'est un plateau très élevé. Nous allons faire portage de notre bagage et du canot, à travers la montagne et le bois, près de 5 milles. Il y a des marais et des petites rivières à traverser à gué, il ne faut pas être délicat et il faut se résigner aussi à se laisser piquer au visage, aux mains et même aux mollets par les moustiques. Enfin, nous voici à la lisière du bois, nous tombons sur la *rivière des Bois-*

Brûlés, c'est le versant de Nelson. Pendant que mes hommes retournent à l'autre extrémité pour le reste du bagage, je leur fais de la galette pour gagner du temps et leur permettre de dîner plus tôt. Nous descendons, deux jours durant, le courant de cette rivière entrecoupée de chutes et de rapides et nous arrivons au fort Nelson. De loin, nous apercevons, sur la côte, la maison de la prière catholique entourée de huttes sauvages en écorce et des tentes en toile. C'est là que nous allons résider, cette fois, six semaines

Bientôt l'arrivée du prêtre est annoncée aux quatre coins du pays Les sauvages protestants les plus voisins viennent, les premiers, nous souhaiter la bienvenue Nos catholiques arrivent à leur tour Le commis de l'honorable Compagnie étant bien ami de la Mission, quoique protestant, je m'empresse d'aller le saluer, à mon retour du fort, on rencontre le ministre, qui, avec sa femme et une sauvagesse, traverse le lac. Madame se montre très polie et pousse la bonté jusqu'à nous envoyer, le même soir, un bon pain levé

Bientôt l'on vint m'apprendre que les sauvages protestants ou infidèles du lac Fendu désiraient me voir, ce poste étant dans le vicariat de Mgr Pascal, je crus devoir essayer d'aller y faire une visite. Pendant mes préparatifs, le ministre eut vent de la chose et lui, qui ne quittait plus sa chère moitié, se prend d'une sainte jalousie et part pour le lac Fendu. Je crus que dans la circonstance ma visite ne serait pas opportune, d'ailleurs la présence des catholiques et de nombreux protestants qui affluaient à la Mission devaient m'occuper beaucoup, d'autant plus que nos autres catholiques du bas Churchill étaient attendus de jour en jour. En effet, ils ne tardèrent pas d'arriver, un soir, toute une flottille de canots parut à l'horison du lac. Les blanches tentes plantées autour de

la chapelle furent pour eux, de loin, un signe de la présence de leur missionnaire. En peu de temps ils approchèrent et n'attendirent pas de débarquer pour nous saluer du large, ils nous manifestèrent leur joie en agitant leurs chapeaux. Quelle joie sur leurs visages! Ils n'avaient pas vu leur prêtre depuis un an! Quelle sainte chose que la religion! Quels sentiments inspire la foi pour que des sauvages, naguère superstitieux, froids et méfiants pour le prêtre, soient maintenant si franchement joyeux de le voir et si ouverts pour lui! L'adulte sauvage est enfant par le cœur. A peine arrivés, s'ils ont quelque chose de leur pays qu'ils pensent pouvoir être agréable à leur prêtre, ils ont hâte de venir le lui offrir; trois fois par jour je sonnais ma clochette et, chaque fois, ma chapelle se remplissait de priants. L'école et le catéchisme se faisaient au milieu du jour et les protestants y envoyaient leurs enfants.

Au retour de son voyage, le ministre en fut informé et aussi jaloux. Lui qui ne voulait jamais instruire un enfant ou s'y intéresser, se mit à faire l'école. Dans son dernier voyage, il avait eu l'audace de s'emparer d'un livre de prières catholiques. Or, le premier dimanche après son arrivée, il lut à haute voix dans son temple le *Confiteor* en cris, et partit de là pour insulter la dévotion à la Sainte Vierge. Il le fit avec une telle violence que ses ouailles en furent choquées. Quand les auditeurs me le rapportèrent, je les invitai à venir écouter la contre-partie, et c'est après cette instruction que plusieurs me manifestèrent leurs désirs de devenir catholiques.

Quatre jeunes gens presque pervertis par le ministre revinrent de tout cœur à la foi, ne manquant jamais de venir chaque jour de plusieurs milles pour se faire instruire et portant avec eux le poisson pour dîner. Deux familles protestantes ne manquèrent pas un seul exercice,

n'allant plus au temple et venant en particulier me trouver pour se faire instruire.

Un jour, un pauvre sauvage protestant et marié à une catholique pauvre de fortune, mais riche de foi, arriva au fort Nelson. Il alla voir son ministre qui l'avait demandé. « Tu as un enfant à faire baptiser, lui fut-il demandé. Voilà, lui dit le ministre, 3 verges de toile, de quoi te faire faire une bonne paire de pantalons, car tu es nu. — Merci », dit le sauvage en prenant le présent. « Maintenant, dit le ministre, tu vas me donner ton enfant pour le baptême. — Ceci c'est autre chose, dit le sauvage, ma femme est catholique et mon enfant doit suivre sa mère, cela a été ainsi réglé quand je l'ai prise. — Alors, je vais reprendre ma toile, dit le ministre. — La voilà, » dit le sauvage. Le révérend eut honte cependant et la lui rendit.

Une belle cloche de 150 livres nous arriva par les barques de la Compagnie. Ce fut un événement dans le pays. Jamais pareil instrument religieux n'avait été vu. Sur le contour de la cloche une croix d'abord ; puis, au-dessous, les paroles : *pinguescent speciosa deserti*, et plus bas, *Leontina Albertina*, avec enfin l'invitation *venite adoremus*. Sans faire encore de solennité pour le baptême, j'expliquai aux sauvages le sens allégorique de ces paroles écrites, puis je tintai au grand étonnement des assistants. Imaginez-vous leurs impressions, presque leur frayeur, quand je sonnai à toute volée.

Après six semaines de ministère et de travaux manuels au milieu de cette population, je me préparai au retour. La veille de mon départ, des protestants vinrent me dire combien ils regrettaient notre départ. « Nous sommes plusieurs, me dirent-ils, qui désirerions être catholiques, mais votre trop longue absence nous fait craindre les reproches de nos coreligionnaires et surtout du ministre.

Quand j'allai au fort de la Compagnie une dernière fois, tous ces pauvres protestants vinrent me serrer la main sur le rivage, m'amenant leurs enfants et me disant : « Viens donc vite au printemps et reste ici pour toujours. »

Sur mon chemin de retour, je vis les autres catholiques qui n'avaient pu se rendre au fort Nelson.

Je les trouvai tous réunis sur une île d'un lac et en ce moment riches des dépouilles de quatre élans. Mes gens firent là bonne chère pendant que je fus occupé aux confessions.

Deux jours après nous étions encore de passage à Pakitawagan ; toute la population du fleuve Churchill était réunie là ne voulant pas me laisser partir sans s'être munie une dernière fois des sacrements, attendu que le prêtre ne devait plus revenir avant Noël prochain. Je leur consacrai quatre jours.

Une pauvre famille isolée, et dont plusieurs membres étaient malades, m'attendait un peu plus loin. Je débarquai là pour les voir, les confesser sous un arbre et baptiser un nouveau-né. Enfin, à la faveur des portages qui nous permirent d'éviter les rapides et les mauvais courants du fleuve, nous arrivâmes sains et saufs sur notre haut plateau du lac Pélican.

Le R. P. Maisonneuve, revenu depuis longtemps de Prince-Albert, ne ménageait point ses forces pour améliorer le temporel de la Mission. Après quelques jours passés ensemble, je me remis en voyage pour aller voir notre évêque.

Je n'ai pas eu ce bonheur, il a fallu m'arrêter en route. J'ai attendu au fort Cumberland le retour du R. P. Charlebois, et j'ai eu la joie d'y voir arriver le jeune P. Simonin, Xavier.

A l'heure où j'écris ces lignes, en novembre, ce bon Père a déjà beaucoup profité dans la langue crise, qu'il

étudie avec ardeur sans se laisser décourager par les difficultés.

Voudriez-vous, mon Révérend Père, recommander encore une fois à nos Pères de Montmartre la conversion des protestants du fort Nelson ?

Agréez les meilleurs sentiments et la respectueuse affection de votre humble Frère en N.-S. et M. I.

É. Bonnald, o. m. i.

